

pas. Les joues ruisselantes de larmes, elle baissait la tête, écoutant comme en rêve la grosse voix du docteur Roscob :

—Eh bien, petite Zan, tu reste pétrifiée, ahurie. Tu tremblais pour "ce pauvre Monsieur Jacques", suivant ton expression, te voilà rassurée. Dire que ce gaillard-là, avec un talent pareil, veut aller vivre avec des paysans! Tête de granit, va! Parle donc, Zette, dis ta surprise. Allons, bon, tu pleures. Au diable, les pensionnaires! On ne pleure pas dans le monde, ma fille. Essuie vite tes larmes, on croirait... Savoir ce que tous ces snobs et toutes ces bégueules croiraient!

Et Suzan pensa qu'à cette heure, elle laisserait bien le monde, le concert, tout, pour aller sangloter dans la solitude de sa chambre, sangloter sans savoir pourquoi, uniquement pour enlever un trop plein étouffant, un quelque chose de joyeux et de triste, duo étrange qui ne pouvait qu'être "pleuré".

Absorbée en apparence par le morceau d'ouverture du concert, la baronne Heurtel devinait le désarroi total de ce cœur et de cette âme d'enfant naïve, mais elle ne cherchait pas, comme le docteur Roscob, à parler de Jacques ou à lancer au hasard une phrase banale. Seulement, un sourire courut sur ses lèvres, lorsqu'à l'arrivée des quêteurs, une voix suppliante murmura :

—Marraine, prêtez-moi cent francs. J'avais pris trop peu. L'œuvre est si belle! si nécessaire!

Et le sourire s'accentua quand, à la sortie, au milieu des rires des appels, des conversations, du bruissement soyeux des toilettes parées, Zuzan murmura de nouveau :

—J'aurais aimé féliciter de suite M. Jacques. Ne le verrons-nous pas, marraine ?

—Roscob est allé le chercher. Monte vite dans le coupé, ma petite, et ferme la portière, il fait un froid terrible.

Elle obéit ; mais, presque aussitôt, baissant la glace, elle tourna la poignée de nickel, et sauta vivement à terre.

—Marraine, le voilà!

Avant que la baronne Heurtel ait pu prononcer une syllabe, Suzan tendit les deux mains au docteur.

—Je suis fière de vous, oh! si fière!... J'ai joui à en souffrir...

—Le trèfle et la prière m'ont porté bonheur.

La voix de Jacques vibrait d'une émotion intense, son regard s'arrêtait sur la jeune fille avec une expression qui la troubla jusqu'au fond de l'âme.

Elle balbutia :

—C'est doux de porter bonheur à ses amis.

Et ce fut tout... Mais une minute ne suffit-elle pas pour l'épanouissement total de la fleur d'amour ?

... May chérie, j'arrive à l'instant de la conférence, et sans même enlever mon manteau, j'ajoute à ma lettre un second post-scriptum. Ne me demande pas de descriptions de toilettes, ne me demande pas ce qu'à été le concert ; je ne sais qu'une chose le talent du docteur Orvanne.

—Comment ce très gauche, avec une petite folle comme Suzan, peut-il avoir cette étonnante aisance en face du tout Paris mondain? Comment ce silencieux peut-il parler avec tant d'originalité, de facilité avec le tout Paris intelligent? Je l'ignore. Le "vrai" est que M. Orvanne a tenu l'assemblée sous le charme, moi, la première...

—Rien, tu le sais, ne me paraît beau, grand, comme l'éloquence ; or, M. Jacques est éloquent. Depuis deux heures, je lui ai dressé un autel dans mon cœur à côté du Père Lacordaire, et je brûle tant d'encens devant l'un et devant l'autre, que je m'en grise.

—La conférence a eu, pourtant, un autre résultat que l'admiration: Je suis "dé ci dée" à ne pas épouser le vicomte de Mire. Mon vicomte ne s'occupera jamais d'œuvres humanitaires ; mon vicomte sait parler des mérites de son "Poupoule", des cancans de salon, des pièces nouvelles et des livres en vogue ; il ne saurait pas aborder un sujet élevé, analy-

ser des âmes, faire vibrer le meilleur de nous-même. Jamais je ne l'ai compris comme aujourd'hui. Bref, je ne vois plus en lui qu'un élégant pantin, dont je rougirais au bout d'un mois.

—Au revoir, May, ne te moque pas trop de ta "petite". C'est une folle, oui, souvent ; mais, c'est aussi une sage à ses heures...

—J'achève en te disant : "Dors sans crainte, le docteur Orvanne part demain".

Suzan posa sa plume, et, le coude sur la table, la joue appuyée sur sa main, elle regarda pensivement les flocons de neige qui tourbillonnaient sous une bise glaciale, comme un vol éperdu de papillons blancs.

—S'il pouvait être bloqué! S'il voulait rester ici toujours..."

La phrase resta inachevée ; mais Mme Champvallier n'aurait pas "dormi sans crainte", si elle avait pu lire la finale dans le cœur de son amie Suzan.

## XI

Le voyageur n'a pas été "bloqué". Grâce au chasse-neige, le train est arrivé sans accident, même sans retard, à Durtol.

Grâce à son bâton ferré, à ses solides jarrets de montagnard, Jacques a pu gravir le raidillon couvert de givre conduisant à Orcines.

Il est chez lui depuis un mois ; mais le père et la mère Orvanne s'inquiètent terriblement de leur "fieu", tant ils le trouvent maigre, pâle, abattu, sans appétit, de plus en plus rêveur. Ils questionnent, ils pressent Jacques de faire quelques visites. Jacques reste muet, la médecine semble oubliée.

Plus que jamais, par exemple, le jeune homme fait des courses folles, d'autant plus folles que le temps est horrible. Tantôt il pleut, et les chemins ravinés se transforment en mares gluantes ; tantôt la "tourmente" sévit, et Jacques, à moitié aveuglé par les tourbillons de neige, s'en va à l'aventure dans la plaine glacée.